

11

42

# TRADUCTOR FRANCÉS

ARREGLADO PARA EL USO

DE LA

## Juventud Boliviana.

POR

*José Manuel Gutiérrez.*

Sigue al fin un Prontuario de pronuncia-  
cion francesa, muy útil para los prin-  
cipiantes.



*Cochabamba,*

TIPOGRAFIA DE QUEVEDO.

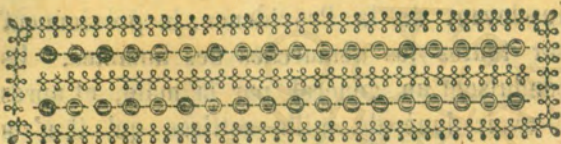
1858.

372.65 (84) = 4

Enseñanza de  
lenguas extra-  
jeras

TIPOGRAFIA DE GILVERDO.

1888



## TRADUCTOR FRANCÉS.

---

### LES NOUVELLISTES.

Il y a une certaine nation qu' on appelle les nouvellistes. Leur oisiveté est toujours occupée. Ils sont très-inutiles à l'état; cependant ils se croient considérables, parce qu' ils s' entretiennent de projets magnifiques et traitent de grands intérêts. La base de leur conversation est une curiosité frivole et ridicule. Il n' y a point de cabinet si mystérieux q' ils ne prétendent pénétrer; ils ne sauraient consentir à ignorer quelque cho-

se. A peine ont-ils épuisé le présent, qu'ils se précipitent dans l'avenir, et marchant au-devant de la Providence, la préviennent sur toutes les démarches des hommes. Ils conduisent un général par la main, et après l'avoir loué de mille sottises qu'il n'a pas faites, ils lui en préparent mille autres qu'il ne fera pas. Ils font voler les armées comme des grues, et tomber les murailles comme des cartons; ils ont des ponts sur toutes les rivières; des routes secrètes dans toutes les montagnes; des magasins immenses dans les sables brûlants. Ils ne leur manque que le bon sens.—MONTESQUIEU.

---

### LA MORT.

Un fantôme s'élance sur le seuil des portes inexorables: c'est la mort. Elle se montre comme une tache obscure sur les flammes des cachots qui brûlent derrière elle; son squelette laisse passer les rayons livides de la lumière infernale entre les creux de ses ossements. Sa tête est ornée d'une



couronne changeante, dont elle dérobe les bijoux aux peuples et aux rois de la terre. Quelquefois elle se pare des lambeaux de la pourpre et de la bure dont elle a dépouillé le riche et l'indigent. Tantôt elle vole, tantôt elle se traîne; elle prend toutes les formes, même celles de la beauté. On la croirait sourde, et toutefois elle entend le plus petit bruit qui décèle la vie; elle paraît aveugle, et pourtant elle découvre le moindre insecte rampant sous l'herbe. D'une main elle tient une faux, comme un moissonneur; de l'autre elle cache la seule blessure qu'elle ait jamais reçue, et que le Christ vainqueur lui porta dans le sein au sommet du Golgotha. C'est le crime qui ouvre les portes de l'enfer, et c'est la mort qui les referme.—CHATEAUBRIAND.

---

### L'ATHÉISME.

Otez aux hommes l'opinion d'un Dieu rémunérateur et vengeur, Sylla et Marius se baignent alors avec délices dans le sang de

leurs concitoyens; Auguste, Antoine et Lépide surpassent les fureurs de Sylla; Néron ordonne de sang-froid le meurtre de sa mère. Il est certain que la doctrine d'un Dieu vengeur était alors éteinte chez les Romains. L'athée, fourbe, ingrat, calomniateur, brigand, sanguinaire, raisonne et agit conséquemment, s'il est sûr de l'impunité de la part des hommes; car s'il n'y a pas de Dieu, ce monstre est son dieu à lui-même. Il s'immole tout ce qu'il désire, ou tout ce qui lui fait obstacle; les prières les plus tendres, les meilleurs raisonnements ne peuvent pas plus sur lui que sur un loup affamé.

Une société particulière d'athées qui ne se disputent rien, et qui perdent doucement leurs jours dans les amusements de la volupté, peut durer quelque temps sans trouble; mais si le monde était gouverné par des athées, il vaudrait autant être sous le joug immédiat de ces êtres informes qu'on nous peint acharnés contre leurs victimes.—VOLTAIRE.

---

On nomme *action* au théâtre la lutte des deux forces opposées. Plus ces forces se contrebalancent, plus la lutte est incertaine, plus s'il y a alternative de crainte ou d'espérance, plus s'il y a d'intérêt. Il ne faut pas confondre cet intérêt qui naît de l'action avec une autre sorte d'intérêt qui doit inspirer le héros de toute tragédie, et qui n'est qu'un sentiment de terreur, d'admiration ou de pitié. Ainsi, il se pourrait très-bien que le principal personnage d'une pièce excitât de l'intérêt, parce que son caractère est noble et sa situation touchante, et que la pièce manquât d'intérêt, parce qu'il n'y aurait point d'alternative de crainte et d'espérance. Si cela n'était pas, plus une situation terrible serait prolongée, plus elle serait belle, et le sublime de la tragédie serait le comte Ugolin enfermé dans une tour avec ses fils pour y mourir de faim; scène de terreur monotone qui n'a pu réussir, même en Allemagne, pays de penseurs profonds, attentifs et fixes.—VICTOR UGO.

## DERNIÈRE ALLOCUTION DE NAPOLÉON

À SA GARDE.

Généraux, officiers et soldats de ma vieille garde, je vous fais mes adieux: depuis vingt ans je suis content de vous; je vous ai toujours trouvés sur le chemin de la gloire.

Les Puissances alliées ont armé toute l'Europe contre moi. . . . la France a voulu d'autres destinées.

Avec vous et les braves qui me sont restés fidèles, j'aurais pu entretenir la guerre civile pendant trois ans; mais la France eût été malheureuse, ce qui était contraire au but que je me suis proposé.

Soyez fidèles au nouveau roi que la France s'est choisi; n'abandonnez pas notre chère patrie, trop long-temps malheureuse! Aimez—la toujours, aimez—la bien, cette chère patrie!

Ne plaignez pas mon sort; je serai toujours heureux lorsque je saurai que vous l'êtes.

J'aurais pu mourir; rien ne m'eût été plus facile, mais je suivrai sans cesse le chemin de l'honneur. J'ai encore à écrire ce



que nous avons fait.

Je ne puis vous embrasser tous, mais j'embrasserai votre général . . . . venez. général . . . . (il serre le général Petit dans ses bras). Qu' on m' apporte l' aigle . . . . (il la baise) chère Aigle! que ces baisers retentissent dans le cœur de tous les braves! . . . . à dieu, mes Enfants! . . . . mes vœux vous accompagneront toujours; conservez mon souvenir . . . . — BONAPARTE.

---

### LE JEUNE SOLDAT.

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour la justice, pour la sainte cause des peuples, pour les droits sacrés du genre humain.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour délivrer mes frères de l'oppression, pour briser leurs chaînes et les chaînes du monde.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que chacun mange

en paix le fruit de son travail; pour sécher les larmes des petits enfants qui demandent du pain, et on leur répond: il n' y a plus de pain; on nous a pris ce qui en restait.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour chasser la faim des chaumières, pour ramener dans les familles l'abondance, la sécurité, et la joie.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour les lois éternelles descendues d'en haut, pour la justice qui protège les droits, pour la charité qui adoucit les maux inévitables.

Que tes armes soient bénies, jeune soldat!

Jeune soldat, où vas-tu?

Je vais combattre pour que tous aient au ciel un Dieu, et une patrie sur la terre.

Que tes armes soient bénies, sept fois bénies, jeune soldat!—LAMMENAIS.

---

### RAPIDITE DE LA VIE.

La vie humaine est semblable à un chemin

dont l'issue est un précipice affreux; on nous en avertit dès le premier pas; mais la loi est prononcée, il faut avancer toujours. Je voudrais retourner sur mes pas:—Marche, marche.—Un poids invincible, une force invincible nous entraînent; il faut sans cesse avancer vers le précipice. Mille traverses, mille peines nous fatiguent et nous inquiètent dans la route; encore si je pouvais éviter ce précipice affreux! Non, non, il faut marcher, il faut courir: telle est la rapidité des années. On se console pourtant, parce que de temps en temps on rencontre des objets qui nous divertissent, des eaux courantes, des fleurs qui passent. On voudrait s'arrêter:—Marche, marche.—Et cependant on voit tomber derrière soi tout ce qu'on avait passé; fracas effroyable, inévitable ruine! On se console, parce qu'on emporte quelques fleurs cueillies en passant, qu'on voit se faner entre ses mains du matin au soir, quelques fruits qu'on perd en les goutant. Enchantement! toujours entraîné, tu approches du gouffre. Déjà tout commence à s'effacer; les jardins

moins fleuris, les fleurs moins brillantes, leurs couleurs moins vives, les prairies moins riantes, les eaux moins claires, tout se ternit, tout s'efface; l'ombre de la mort se présente; on commence à sentir d'approche du gouffre fatal. Mais il faut aller sur le bord, encore un pas. Déjà l'horreur trouble les sens, la tête tourne, les yeux s'égarerent: il faut marcher. On voudrait retourner en arrière, plus de moyen, tout est tombé, tout est évanoui, tout est échappé.

—BOSSUET.

---

### LA PRIÈRE À BORD D' UN VAISSEAU.

Cependant le capitaine du navire, sa montre marine à la main, et épiant en silence à l'occident la seconde précise où le disque du soleil, réfracté de la moitié de son disque, semble toucher la vague et y flotter un moment, avant d'y être submergé tout entier, élève la voix et dit: *Messieurs, la prière!* Toutes les conversations cessent, les jeux finissent, les matelots jettent à la mer leur cigare encore enflammé, ils ôtent leur bonnet grec de laine rouge, le tiennent



à la main, et viennent s'agenouiller entre les deux mâts. Le plus jeune d'entre eux ouvre un livre de prières et chante l'*ave, maris stella*, et les litanies sur un mode tendre, plaintif et grave, qui semble avoir été inspiré au milieu de la mer et de cette mélancolie inquiète des dernières heures du jour, où tous les souvenirs de la terre, de la chaumière, du foyer, remontent du cœur dans la pensée de ces hommes simples. Les ténèbres vont redescendre sur les flots et engloutir jusqu'au matin, dans leur obscurité dangereuse, la route de navigateurs et les vies de tant d'êtres qui n'ont plus pour phare que la providence, pour asile que la main invisible qui les soutient sur les flots. Si la prière n'était pas née avec l'homme même, c'est là qu'elle eût été inventée, par des hommes seuls avec leurs pensées et leur faiblesse en présence de l'abîme du ciel où se perdent leurs regards, de l'abîme des mers dont une planche fragile les sépare; au mugissement de l'Océan qui gronde, siffle, hurle, mugit comme les voix de mille bêtes féroces; aux coups du

vent qui fait rendre un son aigu à chaque cordage; aux approches de la nuit qui grossit tous les périls et multiplie toutes les terreurs. Mais la prière ne fut jamais inventée; elle naquit du premier soupir, de la première peine du cœur humain, ou plutôt l'homme ne naquit que pour la prière; glorifier Dieu ou l'implorer, fut sa seule mission ici-bas; tout le reste périt avant lui ou avec lui; mais le cri de gloire, d'admiration ou d'amour, qu'il élève vers son Créateur, en passant sur la terre, ne périt pas; il remonte, il retentit d'âge en âge à l'oreille de Dieu, comme l'écho de sa propre voix, comme un reflet de sa magnificence; il est la seule chose qui soit complètement divine en l'homme, et qu'il puisse exhaler avec joie et orgueil; car cet orgueil est un hommage à celui-là seul qui peut en avoir, à l'Être infini.—LAMARTINE.

---

## DU REMORDS ET DE LA CONSCIENCE.

La conscience fournit une preuve de l'

immortalité de notre âme. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. — Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable ! Pourquoi le remords est-il si terrible qu'on préfère souvent de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes ? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre ? Le tigre déchire sa proie et dort ; l'homme devient homicide et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant la solitude l'effraie. Il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est inquiet et mobile ; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter. Il voit au milieu de la nuit des lueurs menaçantes ; il est toujours environné de l'odeur du carnage ; il découvre le goût des poisons jus-

que dans les mets qu' il a lui-même apprêtés; son oreille, d' une étrange subtilité, trouve le bruit où le monde trouve le silence; et en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtements un poignard caché.—CHATEAUBRIAND..

---

### L' IMMATÉRIALITÉ DE L' ÂME.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte, et plus je lis ces mots écrits dans mon âme: Sois juste, et tu seras heureux! Il n' en est rien pourtant, à considérer l' état présent des choses: le méchant prospère, et le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s' allume en nous, quand cette attente est frustrée! La conscience s' élève et murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant: «Tu m' as trompé!»

«Je t' ai trompée, téméraire! qui te l' a dit? Ton âme est-elle anéantie? As-tu cessé d' exister? O Brutus! ô mon fils! ne souille point ta noble vie en la finissant;



ne laisse point ton espoir et la gloire avec ton corps aux champs de Philippe. Pourquoi dis-tu, *la vertu n'est rien!* quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, et c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis».

On dirait, aux murmures des impatients mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, et qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. Oh! soyons bons premièrement, et puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice, disait Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés, c'est après qu'ils l'ont parcourue.

Si l'âme est immatérielle, elle peut survivre au corps; et si elle lui survit, la patience est justifiée. Quand je n'aurais d'autre preuve de l'immatérialité de l'âme que le triomphe du méchant et l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcherait d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle ferait chercher à la résoudre. Je me dirais: Tout ne finit pas

pour moi avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort.—ROUSSEAU.

---

## L'ÉLOQUENCE CHRÉTIENNE.

Les anciens n'ont connu que l'éloquence judiciaire et politique; l'éloquence morale, c'est-à-dire, l'éloquence de tout temps, de tout gouvernement, de tout pays, n'a paru sur la terre qu'avec la loi évangélique. Cicéron défend un client; Démosthène combat un adversaire ou tâche de rallumer l'amour de la patrie chez un peuple dégénéré: l'un et l'autre ne savent que rallumer les passions, et fondent toutes leurs espérances de succès sur le trouble qu'ils jettent dans les cœurs. L'éloquence de la chaire a cherché les siens dans une région plus élevée. C'est en combattant les mouvements de l'âme qu'elle prétend séduire; c'est en apaisant toutes les passions qu'elle s'en veut faire écouter. Dieu et la charité, voilà son texte, toujours le même, toujours inépuisable. Il ne lui faut ni les cabales de l'esprit de parti, ni des émotions populaires, ni des grandes circons-

tances pour briller. Dans la paix la plus profonde, sur le cercueil du citoyen le plus obscur, elle trouvera ses mouvements les plus sublimes; elle saura intéresser pour une vertu ignorée; elle fera couler des larmes pour un homme dont on n' a jamais entendu parler. Incapable de crainte et d' injustice, elle donne des leçons aux rois, mais sans les insulter; elle console le pauvre, mais sans flatter ses vices. La politique et toutes les choses de la terre ne lui sont point inconnues; mais ces choses, qui faisaient les premiers motifs de l' éloquence antique, ne sont pour elle que des raisons secondaires; elle les voit, des hauteurs où elle domine, comme un aigle aperçoit du sommet de la montagne les objets abaissés de la plaine.—CHATEAUBRIAND.

---

### LES INVALIDES AU PIED DES AUTELS.

Qui de nous n' a pas vu quelquefois ces vieux soldats qui, à toutes les heures du jour, sont prosternés çà et là sur les mar-

Dres du temple élevé au milieu de leur auguste retraite? Leurs cheveux, que le temps a blanchis, leur front que la guerre a cicatrisé, ce tremblement, que l'âge seul a pu leur imprimer, tout en eux inspire d'abord le respect: mais de quel sentiment n'est-on pas ému lorsqu'on les voit soulever et joindre avec effort leurs mains défaillantes pour invoquer le Dieu de l'univers et celui de leur cœur et de leur pensée; lorsqu'on leur voit oublier, dans cette touchante dévotion et leurs douleurs présentes et leurs peines passées; lorsqu'on les voit se lever avec un visage serein, et emporter dans leur âme un sentiment de tranquillité et d'espérance. [Ah! Ne les plaignez point dans cet instant, vous qui ne jugez du bonheur que par les joies du monde! Leurs traits sont abattus, leur corps chancelle, et la mort observe leurs pas; mais cette fin inévitable, dont la seule image vous effraie, ils la voient venir sans alarmes: ils se sont approchés par le sentiment de celui qui est bon, de celui qui peut tout, de celui qu'on n'a jamais ai-



mé sans consolation. Venez contempler ce spectacle, vous qui méprisez les opinions religieuses et qui vous dites supérieurs en lumières; venez, et voyez vous-même ce que peut valoir, pour le bonheur, votre prétendue science. Ah! Changez donc le sort des hommes, et donnez-leur à tous, si vous le pouvez, quelque part aux délices de la terre, ou respectez un sentiment qui leur sert à repousser les injures de la fortune; et, puisque la politique des tirans n' a jamais essayé de le détruire, puisque leur pouvoir ne serait pas assez grand pour réussir dans cette farouche entreprise, vous, que la nature a mieux doués, ne soyez ni plus durs, ni plus terribles qu' eux; ou si, par une impitoyable doctrine, vous vouliez enlever aux vieillards, aux malades et aux indigents la seule idée de bonheur à laquelle ils peuvent se prendre, parcourez aussi ces prisons et ses souterrains, où des malheureux se débattent dans leurs fers, et fermez de vos propres mains la seule ouverture qui laisse arriver jusqu' à eux quelques rayons de lumière.—NECKER.



LE SUICIDE.

Tu veux cesser de vivre; mais je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi! Fus-tu placé sur la terre pour n' y rien faire? Le ciel ne t' impose-t-il pas avec la vie une tâche pour la remplir? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps? Malheureux! trouve-moi ce juste qui se vante d' avoir assez vécu: que j' aiprenne de lui comme il faut avoir porté la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l' humanité, et tu dis: La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l' ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient pas mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu' il n' y ait aucun bien dans l' univers, et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature, avec ce qui ne souffre le mal que par accident? La vie passive de l' homme n' est rien et ne regarde qu' un corps dont

il sera bientôt délivré; mais sa vie active et morale, qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère et un bien pour l'honnête homme infortuné; car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet qui la rend ou bonne ou mauvaise.

Tu t'ennuis de vivre; et tu dis: La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras: La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui, et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est le mal corrige les affections dérégées, et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine de l'arranger.

Que sont dix, vingt, trente ans, pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre. La vie s'écoule en un instant; elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait, demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose. Ne dis donc

plus que c' est un mal pour toi de vivre, puisqu' il dépend de toi seul que ce soit un bien; et si c' est un mal d' avoir vécu, ne dis pas non plus qu' il t' est permis de mourir, car autant vaudrait dire qu' il t' est permis de n' être pas homme, qu' il t' est permis de te révolter contre l' auteur de ton être, et de tromper la destination.

Le suicide est une mort furtive et honteuse, c' est un vol fait au genre humain. Avant de le quitter, rends-lui ce qu' il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien; je suis inutile au monde. Philosophe d' un jour, ignores-tu que tu ne saurais faire un pas sur la terre sans trouver quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à l' humanité pour cela seul qu' il existe?

Jeune insensé, s' il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, viens, que je t' apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d' en sortir, dis en toi-même: Que je fasse encore une bonne action avant que de mourir; puis, va chercher quelque indigent à secourir, quelque infortuné à consoler, quelque opprimé



à défendre. Si cette considération te retient aujourd' hui, elle te retiendra demain, après-demain, toute la vie: si elle ne te retient pas, meurs, tu n' es qu' un méchant.—  
ROUSSEAU.

---

### LES PRISONS.

Jetez les yeux sur ces tristes murailles où la liberté humaine est renfermée et chargée de fers, où quelquefois l' innocence est confondue avec le crime, et où l' on fait l' essai de tous les supplices avant le dernier: approchez; et si le bruit horrible des fers, si des ténèbres effrayantes, des gémissements sourds et lointains, en vous glaçant le cœur, ne vous font reculer d' effroi, entrez dans ce séjour de la douleur, osez descendre un moment dans ces noirs cachots où la lumière du jour ne pénètre jamais, et sous des traits défigurés contemplez vos semblables, meurtris de leurs fers, à demi couverts de quelques lambeaux; infectés d' un air qui ne se renouvelle jamais,

et semble s'imbiber du venin du crime; rongés vivants des mêmes insectes qui dévorent les cadavres dans leurs tombeaux, nourris à peine de quelques substances grossières distribuées avec épargne, sans cesse consternés des maux de leurs malheureux compagnons, et des menaces d'un impitoyable gardien; moins effrayés du supplice que tourmentés de son attente; dans ce long martyre de tous leurs sens, ils appellent à leurs secours une mort plus douce que leur vie infortunée.

Si ces hommes sont coupables, ils sont encore dignes de pitié, et le magistrat qui diffère leur jugement est manifestement injuste à leur égard. La loi a prononcé un châtiment public qui doit suffire à la réparation de leur crime, et à la satisfaction de la société; ce long tourment d'une prison cruelle est une peine nouvelle dont il surcharge le coupable, et c'est violer la loi que d'en excéder la mesure: excès d'autant plus funeste, qu'il nuit à la fois au coupable et au public, et que tous les moments consumés dans une prison sont perdus

pour l'exemple des mœurs.

Mais si ces hommes sont innocents, ô douleur, ô pitié! à cette idée l'humanité pousse du fond du cœur un cri terrible et tendre. Quoi! cet homme né libre gémit sous le joug des fers! Cet homme, à qui la lumière et l'air du ciel étaient destinés, respire à peine dans un cachot; ce père de famille est arraché avec violence des bras de son épouse et de ses enfants? Le deuil, le désespoir et la faim se sont emparés de sa tranquille habitation; ces bras qui tenaient embrassées une épouse tendre, une progéniture naissante; ces bras qui leur donnaient la subsistance, qui semaient, qui recueillaient; ces bras si nécessaires à l'État, sont indignement liés; un cœur pur et sans reproche est dans des lieux souillés de remords; l'innocence, en un mot, est dans le séjour du crime: c'est là qu'on ne peut s'empêcher de gémir profondément sur les malheurs de l'humaine condition; c'est là, qu'en jetant les yeux vers la providence, on dit avec autant d'amertume que d'étonnement. O homme! quelle est

ta destinée ! souffrir et mourir, voilà donc les deux grands termes de ta carrière !—

SERVANT.

---

### SERVIR SA PATRIE.

Tout homme en naissant contracte l'obligation d'aimer sa patrie, et en se nourrissant dans son sein il ratifie l'engagement de vivre et de mourir pour elle. Mais la patrie, ayant divers besoins, n'exige pas de tous ses enfants les mêmes sacrifices : les uns versent leur sang dans les combats, les autres arrosent nos campagnes de leur sueur ; d'autres, levant leurs mains au ciel, prient pour notre prospérité, ou pleurent sur nos crimes ; tandis que d'autres, veillant sur le dépôt des lois, maintiennent parmi les citoyens les droits de l'équité et de la justice. Mais si, tout-à-coup fondant sur nous, un ennemi cruel ravageait nos possessions, enlevait ou égorgeait nos frères, renversait nos temples, nos lois, nos autels, et menaçait l'état d'une subversion entière,



au premier cri d'effroi et de douleur de la patrie éplorée, descendant de leurs tribunaux, suspendant leurs sacrifices, s'arrachant de leurs cloîtres, accourant de leurs déserts, juges, prélats, cénobites, viendraient grossir la troupe des guerriers, donnant l'exemple du zèle et du courage, et s'ils ne savaient pas combattre, du moins ils sauraient mourir.

Tout homme naît donc soldat, quoique tout soldat ne porte point les armes; mais le jour que la patrie, croyant avoir besoin de son bras, appelle un citoyen à son secours, ou que, ce citoyen venant s'offrir de lui-même, elle veut bien agréer ses services, il reçoit le caractère de ministre armé pour sa défense, il devient une victime honorable dévoué à la sûreté publique, et par un engagement solennel il resserre ses premiers nœuds et retourne à sa destination originelle. C'est donc le jour que, succédant au trône de leurs pères, nos rois viennent prendre sur l'autel le glaive pour nous protéger et le sceptre pour nous conduire; le jour que, marchant sur les traces

de ses ancêtres, notre jeune noblesse fait les premiers pas dans la carrière où ils se sont illustrés; le jour que la patrie, sonnant l'alarme, invite le citoyen qui n' a pas fait choix d' une profession à prendre parti sous ses enseignes; ou qu' arrachant le pâtre à ses troupeaux, le cultivateur à sa charrue, elle lui dit: *Cesse de me nourrir et viens me défendre*, c' est en ce jour que tous les enfants de l' état passent dans la classe honorable de ses défenseurs. Là, sous les yeux du Dieu des armées, qui fait la revue de ses nouveaux soldats, chacun d' eux, en se revêtant de ses armes, reçoit comme en dépôt la sûreté de nos campagnes, le repos de nos villes, la vie, la liberté de ses frères; il devient l' épée et le bouclier de celui qui n' en a point, ou dont le bras trop faible pour le porter ne saurait en faire usage, et Dieu lui dit, comme à Josué, comme à Gédéon, comme à tous les chefs de son peuple: *Allez, voici mes ordres; soyez vaillants.*—DE NOË

---

EXORDE DE L'ORAISON FUNÈBRE DE LA

REINE D'ANGLETERRE.

Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux rois, et de leur donner, quand il lui plaît, de grandes et de terribles leçons. Soit qu'il élève les trônes, soit qu'il les abaisse, soit qu'il communique sa puissance aux princes, soit qu'il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, il leur apprend leur devoir d'une manière souveraine et digne de lui; car, en leur donnant la puissance, il leur commande d'en user comme il fait lui-même pour le bien du monde. Il leur fait voir, en la retirant, que toute leur majesté est empruntée, et que pour être assis sur le trône ils n'en sont pas moins sous sa main et sous son autorité suprême. C'est ainsi qu'il instruit les princes, non seulement par des discours et

par des paroles, mais encore par des effets et par des exemples.

Chrétiens, que la mémoire d'une grande reine, fille, femme, mère de rois si puissants, et souveraine de trois royaumes, appelle de tous côtés à cette triste cérémonie, ce discours vous fera paraître un de ces exemples redoutables qui étalent aux yeux du monde sa vanité toute entière. Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines, la félicité sans bornes aussi bien que les misères; une longue et paisible jouissance d'une des plus nobles couronnes de l'univers; tout ce que peuvent donner de plus glorieux la naissance et la grandeur accumulées sur une tête qui est ensuite exposée à tous les outrages de la fortune; la bonne cause d'abord suivie de bon succès, et depuis de retours soudains, de changements inouis; la rébellion longtemps retenue, et à la fin tout-à-fait maîtresse; nul frein à la licence, les lois abolies, la majesté violée par des attentats jusque alors inconnus; l'usurpation et la tyrannie sous le nom de liberté; une reine fugitive, qui ne



trouve aucune retraite dans trois royaumes, et à qui sa propre patrie n' est plus qu' un triste lieu d' exil; neuf voyages sur mer, entrepris par une princesse, malgré les tempêtes; l' Océan étonné de se voir traverser tant de fois en des appareils si divers, et pour des causes si différentes; un trône indignement renversé et miraculeusement rétabli: voilà les enseignements que Dieu donne aux rois. Ainsi fait-il voir au monde le néant de ses pompes et de ses grandeurs.

Si les paroles nous manquent, si les expressions ne répondent pas à un sujet si vaste et si relevé, les choses parleront assez d' elles-mêmes. Le cœur d' une grande reine autrefois élevé par une longue suite de prospérités, et puis plongé tout-à-coup dans un abîme d' amertumes, parlera assez haut; et s' il n' est pas permis aux particuliers de faire des leçons aux princes sur des évènements si étranges, un roi me prête ces paroles pour leur dire: Entendez, ô grands de la terre! Instruisez-vous, arbitres du monde!—BOSSUET.

---

## LE SÉJOUR DU TEMPS.

Sous le pôle arctique, aux extrémités du monde connu et au couchant de l'astre du jour, est une plaine inculte et aride, où le temps, monstre créé avec la terre, règne despotiquement. Ce fier tyran de tout ce qui respire, élevé sur une colonne de marbre blanc, étale sur un même front les grâces de l'adolescence et les rides de la vieillesse. Son visage, mi-parti par une longue barbe grise, laisse voir une décrépitude parfaite à côté de l'embonpoint de la jeune virilité; son corps toujours prêt à voler ne porte que sur un seul pied qu'il appuie légèrement sur une horloge de sable; les heures qui le font couler en comptent scrupuleusement tous les grains; lui-même il tient une faux tranchante dans ses mains; et de ses yeux perçants, qui ne se livrent jamais au sommeil, il choisit ses victimes dans la multitude innombrable des mortels suppliants qui implorent sa pitié.

Mais comme ce monstre, également dur et sourd, sans égard ni pour l'âge qu'il affaiblit, ni pour les conditions qu'il anéantit,

ni pour les sexes qu' il confond, ni pour la beauté qu' il flétrit, ni pour l' esprit qu' il énerve, agitant ses ailes longues et bleuâtres, chasse loin de lui les jours, les mois, les années, et frappe indistinctement, tantôt un fils unique, l' espérance de toute une famille, tantôt un monarque chéri qu' il précipite du trône presque aussitôt qu' il y est monté; quelquefois il arrache une jeune épouse du lit nuptial, et change la joie d' un doux hyménée en pompe funèbre. Souvent il épargne un vieillard caduc et goutteux pour trancher les jours d' un jeune homme sain et robuste. Il ne laisse enfin tomber sa faux meurtrière sur les vieillards qui l' environnent que lorsque son bras, appesanti de lassitude, ne peut s' étendre au loin pour choisir ses victimes. Alors ils tombent, semblables aux feuilles jaunâtres que le souffle du rigoureux aquilon secoue des arbres sur la fin de l' automne.

Tels sont les jeux cruels qui amusent le temps, lorsque de sa faux sanglante il frappe ses victimes. L' affreux contre-coup qui les livre à la mort empressée de les enlever, leur ouvre ces noires barrières qui servent de

porte à l'éternité. C'est par là que les âmes entrent dans cet empire immense, d'où nul mortel ne peut revenir à la lumière. Son insatiable voracité ne se borne pas aux faibles mortels : empires, royaumes, républiques, villes, temples, tout éprouve sa dent de fer. Les monuments respectables de l'art ne sont pas plus respectés que les chefs-d'œuvre de la nature ; autour de lui sont entassés les débris des dignités et des grandeurs humaines ; couronnes fracassées, sceptres brisés, trônes mis en poudre, et sur les ruines desquels il s'élève d'autres trônes qu'il renverse incontinent. Il se fit un jeu d'élever, les quatre grands empires du monde, de les détruire tour à tour les uns par les autres et d'en faire disparaître les nations. Devant lui passent rapidement toutes les générations, les vieillards poussés par les hommes d'un âge viril, et ceux-ci par des enfants. Tel est le temps qui engloutit et dévore tout ; mais à la fin des siècles, ce monstre, dévoré lui-même, expirera aux portes de l'éternité.—DE LA BEAUME.

---



## ÉTUDE DE L' HISTOIRE.

L' étude de l' histoire est la plus nécessaire aux hommes, quels que soient leur âge et la carrière à laquelle ils se destinent. Les exemples frappent plus que les leçons; ils leur servent de preuve pour convaincre, ils les accompagnent d' images pour intéresser. L' histoire renferme l' expérience du monde et la raison des siècles.

Nous sommes organisés comme les hommes des temps les plus reculés; nous avons les mêmes vertus, les mêmes vices. Entraînés comme eux par nos passions, nous écoutons avec défiance les censeurs qui contrarient nos penchants, et qui nous avertissent de nos erreurs, de nos dangers. Notre folie résiste à leur sagesse; nos espérances se rient de leurs craintes.

Mais l' histoire est un maître impartial, dont nous ne pouvons réfuter les raisonnements appuyés sur des faits. Il nous montre le passé pour nous annoncer l' avenir. C' est le miroir de la vérité.

Les peuples les plus fameux, les hommes

les plus célèbres, sont jugés à nos yeux par le temps qui détruit toute illusion; par la justice, qu'aucun intérêt vivant ne peut corrompre. Devant le tribunal de l'histoire, les conquérants descendent de leurs chars de triomphe, les tyrans n'effraient plus par leurs satellites, les princes nous apparaissent sans leur cortège et dépouillés de la fausse grandeur que leur prêtait la flatterie.

Vous détestez sans danger la férocité de Néron, les cruautés de Sylla, les débauches d'Héliogabale, l'hypocrisie de Tibère. Si vous avez vu Denys terrible à Syracuse, vous le voyez humilié à Corinthe,

Les applaudissements d'une inconstante multitude ne trompent pas votre jugement en faveur d'Anitus et de Mélitus: vous méprisez leurs délations, leurs calomnies, et vous suivez avec enthousiasme le vertueux Socrate dans sa prison, le juste Aristide dans son exil.

Si vous admirez la valeur d'Alexandre sur les bords du Granique, dans les plaines d'Arbelles, vous lui reprocherez sans crainte son ambition démesurée, qui l'entraîne au

fond de l'Inde, et les débauches honteuses qui ternissent à Babylone la fin de sa vie. Vous préférerez à sa fausse gloire la renommée intacte et la vertu sans ombre d'Épaminondas, de Léonidas, de Titus, de Marc-Aurèle.

L'amour des Grecs pour la liberté peut échauffer votre ame; mais leur jalousie, leur légèreté, leur ingratitude, leurs querelles sanglantes et leur corruption vous annoncent et vous expliquent leur ruine.

Si le colosse romain vous en impose par sa vaste puissance, vous ne tardez pas long-temps à distinguer les vertus qui firent sa grandeur et les vices qui amenèrent sa décadence.

La nuit de l'ignorance couvre la terre, la barbarie la dévaste comme un déluge; les débris de l'empire sont dispersés et ensanglantés par des sauvages qui vous font mieux sentir tous les avantages des sciences qu'ils ont chassées, des lois qu'ils ont détruites. Mais enfin les lumières d'une religion spirituelle dissipent les erreurs de l'idolâtrie; les vices ne sont plus dans le ciel, Dieu seul y règne; la vertu ne man-

que plus de base: aussi vous trouverez généralement dans le monde moderne une civilisation mieux éclairée, des mœurs plus douces; un lien de fraternité unit le faible au fort, le pauvre au riche, les rois aux bergers.

Mais cette religion n'est pas toujours écoutée; ses ministres en abusent; les peuples l'outragent; les ambitieux la bravent; les princes l'oublient: aussi, à côté d'un petit nombre de héros parfaits, au milieu de quelques époques tranquilles et glorieuses, vous revoyez des monarques et des pontifes sanguinaires, des révolutions funestes, des guerres civiles et religieuses. Le flambeau de l'histoire, qui ne vous quitte pas, vous montre constamment la justice entourée de la paix, de l'amour et de l'estime, tandis que l'ambition, le fanatisme, la rébellion et la tyrannie sont toujours punis par de longs malheurs et flétris par les inflexibles arrêts de la postérité.

L'habileté de Louis XI, les intrigues de Philippe II, la fortune de Borgia ne nous empêchent pas de haïr leur mémoire; vous



brûleriez de partager la captivité du vertueux saint Louis; vous gémissiez sur la victoire du connétable qui combat contre sa patrie; vous enviez le bonheur de Bayard qui meurt pour la défendre. Partout enfin vous trouvez la preuve de cette antique maxime, qu' à la longue qu' il n' y a d' utile que ce qui est honnête, qu' on n' est véritablement grand que par la justice, et complètement heureux que par la vertu. Le temps distribue avec équité les récompenses et les châtimens, et vous pouvez mesurer l' accroissement et la décadence des peuples sur la sévérité et sur la dépravation de leurs mœurs. La vertu est le ciment de la puissance des nations: elles tombent dès qu' elles sont corrompues. — SÉGUR.

---

## EXISTENCE DE DIEU.

Les cieux instruisent la terre  
A révérer leur auteur;  
Tout ce que le globe enferme  
Célèbre un Dieu créateur.  
O quel sublime cantique

Que ce concert magnifique  
De tous les scélestes corps !  
Quelle grandeur infinie,  
Quelle divine harmonie  
Résulte de leurs accords !

De sa puissance immortelle  
Tout parle, tout nous instruit :  
Le jour au jour la révèle,  
La nuit l'annonce à la nuit.  
Ce grand et superbe ouvrage  
N'est point pour l'homme un langage  
Obscur et mystérieux :  
Son admirable structure  
Est la voix de la nature  
Qui se fait entendre aux cieux.

Dans une éclatante voûte  
Il a placé de ses mains  
Ce soleil qui dans sa route  
Éclaire tous les humains.  
Environné de lumière,  
Cet astre ouvre sa carrière  
Comme un époux glorieux  
Qui, dès l'aube matinal,  
De sa couche nuptial  
Sort brillant et radieux.

L' univers, à sa présence,  
Semble sortir du néant;  
Il prend sa course, il s'avance  
Comme un superbe géant.  
Bientôt sa marche féconde  
Embrasse le tour du monde  
Dans le cercle qu' il décrit;  
Et par sa chaleur puissante  
La nature languissante  
Se ranime et se nourrit.

O que tes œuvres sont belles,  
Grand Dieu ! quels sont tes bienfaits !  
Que ceux qui te sont fidèles  
Sous ton joug trouvent d'attraits !  
Ta crainte inspire la joie,  
Elle assure notre voie,  
Elle nous rend triomphants;  
Elle éclaire la jeunesse  
Et fait briller la sagesse  
Dans les plus faibles enfants.

---

### HYMNE DES MARSEILLAIS.

Allons, enfants de la patrie,  
Le jour de gloire est arrivé.

Contre nous de la tyrannie  
L' étendard sanglant est levé.  
Entendez-vous dans vos campagnes  
Mugir ces féroces soldats?  
Ils viennent jusque dans vos bras  
Ravir vos enfants, vos compagnes!

CHŒUR.

Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons  
Marchez, qu' un sang impur abreuve vos sillons!

Que veut cette horde d' esclaves,  
De traîtres, de rois conjurés?  
Pour qui ces ignobles entraves,  
Ces fers, dès long temps préparés?  
Français, pour nous ah quel outrage!  
Quel transport il doit exiter!  
C' est vous qu' on ose méditer  
De rendre à l' antique esclavage!

Aux armes, citoyens, &

Quoi! Des cohortes étrangères  
Feraient la loi dans nos foyers?  
Quoi! Ces esclaves mercenaires



Terrasseraient nos fiers guerriers?  
Grand Dieu! par des mains enchaînées  
Nos fronts sous le joug se ploieraient?  
Des vils despotes deviendraient  
Les maîtres de nos destinées?

Aux armes, citoyens, &

Tremblez, tyrans, et vous perfides,  
L'opprobre de tous les partis;  
Tremblez, vos complots parricides  
Vont enfin recevoir leur prix.  
Tout est soldat pour vous combattre.  
S' ils tombent nos jeunes héros,  
La terre en produit de nouveaux  
Contre vous tous prêts à se battre.

Aux armes, citoyens, &

Amour sacré de la patrie,  
Guide et soutiens nos bras vengeurs!  
Liberté! Liberté chérie!  
Combats avec tes défenseurs.  
Sous nos drapeaux que la victoire  
Accoure à tes mâles accents.  
Que tes ennemis expirants  
Voient ton triomphe et notre gloire.

Aux armes, citoyens! Formez vos bataillons  
Marchez, qu' un sang impure abreuve vos sillons!

LA MORT DE J. B. ROUSSEAU.

Quand le premier chantre du monde  
Expira sur les bords glacés  
Où l' Ebre, effrayé, dans son onde  
Reçut ses membres dispersés,  
Le Thrace errant sur les montagnes  
Remplit les bois et les campagnes  
Du cri perçant de ses douleurs;  
Les champs de l' air en retentirent,  
Et dans les antres qui gémirent  
Le lion répandit des pleurs.

La France a perdu son Orphée....  
Muses, dans ce moment de deuil,  
Elevez le pompeux trophée  
Que vous demande son cercueil;  
Laissez, par de nouveaux prodiges,  
D' éclatants et dignes vestiges  
D' un jour marqué par vos regrets.  
Ainsi le tombeau de Virgile  
Est couvert de laurier fertile  
Qui par vos soins ne meurt jamais.

D' une brillante et triste vie,  
Rousseau quitte aujourd' hui les fers,  
Et loin du ciel de la Patrie  
La mort termine ses reyers.  
D' où ses maux prirent-ils leur source?  
Quelles épines dans sa course  
Étouffaient les fleurs sous ses pas!  
Quels ennuis ! quelle vie errante !  
Et quelle foule renaissante  
D' adversaires et de combats !

Jusques à quand, mortels farouches,  
Vivrons-nous de haine et d' aigreur ?  
Prêterons-nous toujours nos bouches  
Au langage de la fureur ?  
Implacable dans ma colère,  
Je m' applaudis de la misère  
De mon ennemi terrasé :  
Il se relève, je succombe,  
Et moi-même à ses pieds je tombe,  
Frappé du trait que j' ai lancé.

Du sein des ombres éternelles  
S' élevant au trône des dieux,  
L' envie offusque de ses ailes

Tout éclat qui frappe ses yeux.  
Quel ministre, quel capitaine,  
Quel monarque vainera sa haine  
Et les injustices du sort ?  
Le temps à peine les consomme,  
Et quoi que fasse le grand homme,  
Il n' est grand homme qu' à sa mort.

Le Nil a vu sur ses rivages  
Les noirs habitants des déserts  
Insulter, par leurs cris sauvages,  
L' astre éclatant de l' univers.  
Cris impuissants ! fureurs bizarres !  
Tandis que ces monstres barbares  
Poussaient d' insolentes clameurs,  
Le dieu, poursuivant sa carrière,  
Versait de torrents de lumière  
Sur ses obscurs blasphémateurs.

---

## LE RAT DE VILLE ET LE RAT DES CHAMPS.

Autrefois le rat de ville  
Invita le rat des champs,  
D' une façon fort civile,  
A des reliefs d' ortolans.



Sur un tapis de Turquie  
Le couvert se trouva mis,  
Je laisse à penser la vie  
Que firent les deux amis.

Le régal fut fort honnête;  
Rien ne manquait au festin:  
Mais quelqu' un troubla la fête  
Pendant qu' ils étaient en train.

A la porte de la salle  
Ils entendirent du bruit.  
Le rat de ville détale:  
Son camarade le suit.

Le bruit cesse, on se retire:  
Rats en campagne aussitôt;  
Et le citadin de dire:  
Achevons tout notre rôt.

C' est assez, dit le rustique;  
Demain vous viendrez chez moi  
Ce n' est pas que je me pique  
De tous vos festins de roi.  
Mais rien ne vient m' interrompre,  
Je mange tout à loisir.

Adieu, donc. Fi du plaisir  
Que la crainte peut corrompre.

---

LA CIGALE ET LA FOURMI.

La cigale, ayant chanté  
Tout l'été,  
Se trouva fort dépourvue  
Quand la bise fut venue:  
Pas un seul petit morceau  
De mouche ou de vermisseau.  
Elle alla crier famine  
Chez la fourmi sa voisine,  
La priant de lui prêter  
Quelque grain pour subsister  
Jusqu' à la saison nouvelle:  
Je vous paierai, lui dit-elle,  
Avant l'août, foi d'animal,  
Intérêt et principal!  
La fourmi n'est pas prêteuse;  
C' est là son moindre défaut.  
Que faisiez-vous au temps chaud?  
Dit-elle à cette emprunteuse.  
—Nuit et jour à tout venant

Je chantais, ne vous déplaie.

—Vous chantiez ! J' en suis fort aise,

Hé bien, dansez maintenant.

---

PENSÉES CHOISIES.

Il ne faut pas juger un homme sur un mot, ni sur un fait isolé. La vie se compose de tant de contradictions, qu' on prendrait souvent l' exception pour la règle.

Boileau aimait la société, et était très exact à tous les rendez-vous: «Je ne me fais jamais attendre, disait-il, parce que j' ai remarqué que les défauts d' un homme se présentent toujours aux yeux de celui qui l' attend.»

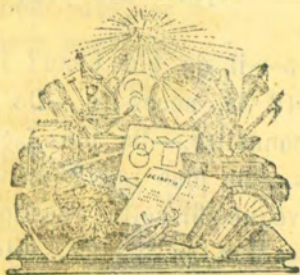
Qu' y a-t-il de plus beau ? l' univers.—De plus fort ? la nécessité.—De plus difficile ? de se connaître.—De plus facile ? de donner des avis.—De plus rare ? un véritable ami.

Un évêque fit cette question à un jeune enfant: «Mon petit ami, dites-moi, où est Dieu, je vous donnerai une orange.»—«Monseigneur, répondit l' enfant, dites-moi où il

n' est pas, et je vous en donnerai deux.»

Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où, au premier coup d'œil, tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant le format et la grandeur de volumes, mais où, dans le fond, tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières et des auteurs.

Dans toutes les professions, chacun affecte une mine et un extérieur pour paraître ce qu'il veut qu'on le croie. Ainsi, on peut dire que le monde n'est composé que de mines.





## PRONUNCIACION FRANCESA.

### VOCALES SIMPLES.

Las vocales en frances se dividen en simples, compuestas i nasales.

Las simples son: *a, e, i, o, u*; i suenan como en español, cuando están solas, excepto la *u* (viva voz.)

Toda vocal en fin de dición es larga: v. g. *il chanta*, él cantó.

La *e* sin acento se llama *e muda*; con el acento agudo, *é cerrada*; i con el grave *è abierta*.

La *e muda* no se pronuncia en fin ni medio de dición: v. g. *livre*, libro; *revenir*, recuerdo.

Tampoco se pronuncia en las terminaciones verbales *es, ent*: v. g. *tu portes*, tu llevas; *ils portent*, ellos llevan.

La *e* sin acento se pronuncia como en español: 1º cuando es inicial antes de consonante, v. g. *exemple*, ejemplo: 2º cuando, estando en medio de dición, forma sílaba con la consonante que la sigue, v. g. *perdu*,

perdido.

La *e* muda se pronuncia abierta en los monosílabos *ces, les, des, mes, tes, ses*; i cerrada en las terminaciones *ez* i *er* de las palabras polisílabas: v. g. *voyez, vea U; cahier, cuaderno.*

La *e* suena *a* en los adverbios terminados en *ement*: v. g. *prudemment, prudentemente.*

La *y* en medio de dos vocales equivale a dos *ii*: v. g. *envoyer, enviar.*

#### VOCALES COMPUESTAS.

Vocal compuesta se llama el sonido que resulta de la combinacion de dos o mas vocales simples.

*Ai, ay, ei* suenan *è*: v. g. *maison, casa; ayant, habiendo; neige, nieve.*

*Ai* es *é* en las terminaciones verbales: v. g. *je regardais, yo miraba.*

*Ai* tiene el sonido de *e* muda en *faisant, haciendo, i sus compuestos.*

*Au, eau* se pronuncia *ó*: v. g. *taureau, toro.*

*Ou* se pronuncia *u* española: v. g. *clou*, clavo.

*Eu*, *œu* se pronuncia como en *valeur*, valor; *cœur*, corazón, (viva voz)

*Eu* es *u* francesa en los tiempos del verbo *avoir*.

*Ea* se pronuncia *a*; *eo*, *o*: v. g. *il égorgea*, él degolló; *nous soulageons*, nosotros aliviarnos.

Las reglas que se han dado para la pronunciación de las vocales compuestas, no tienen lugar, cuando sobre alguna de ellas hai acento o diéresis: v. g. *géant*, gigante; *aïeul*, abuelo.

#### VOCALES NASALES

Se llama nasal toda vocal que hace sílaba con *m* o *n*. Las combinaciones *am*, *em*, no seguidas de otra *m* o vocal; *an*, *en*, no seguidas de otra *n* o vocal; *ean*, precedida de *g*, hacen *an*: v. g. *amputer*, amputar; *empêcher*, impedir; *vendant*, vendiendo; *forgeant*, forjando.

*Aim*, *im*, no seguidas de otra *m* o vocal; *ain*, *ein*, *in*, no seguidas de otra *n* o vocal;

*ien*, en finde dición i no seguida de consonante, hacen *ein*: v. g. *faim*, hambre; *impur*, impuro; *pain*, pan; *sein*, seno; *fin*, fin; *rien*, nada.

*Um, ua, eun*; hacen *eun*: v. g. *parfum*, perfume; *commun*, comun; *à jeun*, en ayunas.

*Om, on* i *eon* precedida de *g*, hacen *on*: v. g. *nom*, nombre; *son*, sonido; *pigeon*, paloma.

*Em*, en principio de dición i seguida de otra *m*, se pronuncia *an* nasal, haciendo sonar clara la otra *m*: v. g. *emmener*, llevar.

#### DIPTONGOS.

Los diptongos son simples, compuestos o nasales.

Los simples se pronuncian como en español: v. g. *diable*, diablo. Los compuestos no son otra cosa que la reunion de una vocal simple con otra compuesta, o al contrario: v. g. *Dieu*, Dios; *Louis*, Luis. Los nasales son las vocales simples o compuestas unidas a las nasales: v. g. *Jun*, Junio; *en jouant*, jugando.

El diptongo *oi* se pronuncia *oa*, haciendo



participar a la *o* algo del sonido de la *u* española: v. g. *trois*, tres.

El diptongo *iea* se pronuncia *ian* cuando está seguida de consonante: v. g. *patience*, paciencia; *i* se pronuncia *ien* cuando está en fin de dición *i* en los verbos *venir i tenir* *i* sus compuestos: v. g. *soutien*, apoyo; *il vient*, él viene; *tu reviens*, tu regresas.

#### CONSONANTES.

El alfabeto frances no tiene las letras *ll* *i* *ñ* pero se forma su sonido.

Las consonantes se pronuncian del mismo modo que en español, a escepcion de la *ch*, *j*, *x*, *z* (viva voz) *i* algunas veces la *g* *i* *s*.

Las consonantes que se pronuncian, siendo finales, son *F*, *L*, *M*, *N*, *R* *i* la *C* cuando está precedida de vocal, como en *bec*, pico.

Las consonantes dobles se pronuncian como sencillas: v. g. *donner*, dar.

Se exceptúan de la regla anterior las dos *cc* *i* *gg* seguidas de *e* o *i*, *i* las dos *mm* *i* *rr* precedidas de *i* inicial de dición. En este caso la primera consonante hace sílaba con la vocal que le precede, *i* la segunda con la que

le sigue: v. g. *Occident*, Occidente; *suggérer*, sugerir; *immédiat*, inmediato; *irrité*, irritado.

La *c* antes de *a*, *o*, *u*, se pronuncia como en castellano: v. g. *cacophonie*, cacofonia; antes de *e*, *i*, o cuando tiene cejilla antes de *a*, *o*, *u*, se pronuncia *s*: v. g. *cidre*, cidra; *garçon*, muchacho.

La *c* se pronuncia *g* en *second*, segundo, i sus compuestos.

C final, precedida de vocal, no se pronuncia en *estomac*, estómago; *croc*, gancho; *tabac*, tabaco; *escroc*, petardista; *cotignac*, conserva de membrillo, i algunos otros.

La *f* no se pronuncia en *clef*, llave; i en los plurales de *œuf*, huevo i *bœuf*, buoy, que hacen *œufs*, huevos, *bœufs*, bueyes.

La *g* antes de *a*, *o*, *u*, suena como en castellano: v. g. *gant*, guante; antes de *e*, *i*, como *j* francesa: v. g. *gilet*, chaleco.

GN forma el sonido de ñ: v. g. *agneau*, cordero.

Se pronuncian separadamente la *g* i la *n* en *agnat*, agnado; *cognat*, cognado; *inexpugnable*; *ignée* i los derivados de estas palabras.

No se pronuncia la *u* que sigue a la *g*

en las sílabas *que, gui*; v. g. *guérir*, curar; *guide*, guía; excepto: 1º cuando la *e* que sigue a la *u* es trema (ë) v. g. *ciguë*, cicuta: 2º en las palabras *aiguille*, aguja; *aiguillon*, aguijón; *sanguinaire*, sanguinario; *i* en los nombres propios *Le Guide* *i* *Guise*.

La *h* es muda o aspirada: v. g. *l'honneur*, el honor; *le héros*, el héroe. Solo se puede saber cuando es aspirada la *h* con el uso *h* consultando un buen diccionario. Sin embargo, se aspira casi siempre en los nombres propios: v. g. *la Hollande*, la Holanda.

La *l* no se pronuncia en *baril*, barril; *chenil*, perrera; *fusil*, fusil; *fournil*, horno; *fil*, hijo; *gentil*, lindo; *outil*, utensilio; *nombril*, ombligo; *persil*, perejil; *sourcil*, ceja; *soûl*, borracho; *coutil*, terliz.

Cuando la *l* final está precedida de *i*, *i* a esta le precede a su vez otra vocal, recibe el sonido de *ll* castellana: v. g. *travail*, trabajo; *le soleil*, el sol. En este caso la *i* es muda.

Las palabras que terminan en *il* se pronuncian con *l* sencilla: v. g. *fil*, hilo; solo se pronuncia *ll* en *Avril*, Abril; *mil*, mijo; *babil*, charla.

La *ll* se pronuncia como *l* cuando no está precedida de *i*: v. g. *allumer*, encender. Pero si está precedida de *i*, aunque no le anteceda a esta letra otra vocal, suena *ll*: v. g. *corbeille*, canasta; *fille*, hija.

Se pronuncia *l* en *distiller*, destilar; *Gilles*, Gil; *imbécille*, imbecil; *mille*, mil; *pupille*, pupilo; *tranquille*, quieto, *ville*, ciudad.

No se pronuncia la *m* en *damner*, *condamner*, i *automne*, otoño.

Se pronuncia doble la *m* en *ammoniac*, amoniaco; *commensurable*, comensurable; *commémoration*; *commotion*; *commuer*, comover i los derivados de estos.

La *p* es muda en *Baptiste*, Bautista; *dompter*, domar; *prompt*, pronto; *baptême*, bautismo; *sept*, siete; *exempt*, esento; *compte*, cuenta, i los derivados de estas palabras.

La *p* final se pronuncia en *jalap*, jalapa; *cap*, cabo.

Se pronuncian *p* i *s* en *laps*, lapso; *relaps*, relapso; *forceps*, tenaza; *seps*, lagarto; *biceps*, bicepso.

*PH* es *f* v. g. *Philanthropie*, filantropia.

Es muda la *u* que sigue a la *q*: v. g. *quand*,



cuando. Recibe el sonido de *u* francesa en *equestre*, ecuestre; *equilateral*, *equitation*. I el de *u* española, en *aquarelle*, aguada; *aquatique*, acuático; *aquatil*, *equateur*, *équation*, *quadragénaire*, *quadragesime*, *quaternaire*, *quadrupède*, *quadrature*, *quadrique*, *quadruple* i unas pocas mas.

No se pronuncia la *r* en los polisílabos terminados en *er*, *ier*: v. g. *aimer*, amar; *trésorier*, tesorero.

Se pronuncia *er*: 1º en los nombres propios: v. g. *Esther*: 2º en los monosílabos: v. g. *fer*, hierro: i 3º en los siguientes: *amer*, amargo; *hiver*, invierno; *belveder*, azotea; *cuiller*, cuchara; *cancer*, cáncer; *enfer*, infierno; *quaker*, cuáquero; *ether*, éter.

Se pronuncia doble la *r* en los futuros condicionales de los verbos *mourir*, *courir*, i *acquérir*.

La *s* suena como *z*: 1º cuando se halla en medio de dos vocales: v. g. *troisième*, tercero: 2º en los compuestos de la preposición *trans*: v. g. *transiger*, transigir: 3º cuando en la misma dición le sigue *b* o *d*: v. g. *presbytère*: 4º en *balsamic*, balsámico; *Alsace*, Alsacia.

La *s* en medio de dición conserva su so-

nido primitivo: 1º en todas las voces compuestas de las partículas *de* o *pre* i otra voz que principia por *s*: v. g. *désuétude*, desuso; *presupposer*, presuponer: 2º en los polisílabos compuestos de una dición acabada en vocal i otra que empieza con *s* seguida de vocal: v. g. *monosylabe*, monosílabo.

SC antes de *e*, *i*, se pronuncia *s*, v. g. *scélerat*, malvado; *scie*, sierra.

Suena las final en *as*, *as* de naipes; *atlas*, atlas; *blocus*, bloqueo; *fls*, hijo; *helas*, ay; *jadis*, en otro tiempo; *fætus*, feto; *iris*, iris; *os*, hueso; *vis*, tornillo.

Se pronuncia además la *s*: 1º en *plus* cuando está en fin de dición: v. g. *je dis plus*, yo digo mas: 2º en *cinq sens*, cinco sentidos: 3º en *fleur de lis*; *lis* solo, se pronuncia sin *s*.

La sílaba *ti* se pronuncia como en castellano: 1º en los verbos: v. g. *nous portions*, *vous portiez*: 2º en las voces que terminan en *tié*: v. g. *amitié*, amistad: 3º en las terminadas en *thie*, *stie* i *rtie*: v. g. *antipathie*, *modestie*, *partie*, parte: 4º cuando a *tion* precede *x* o *z*: v. g. *mixtion*, *mision*. En los demás casos *ti* se pronuncia *si*: v. g. *initial*.

Se pronuncia la *t* final en estas voces—*abject*, abyecto; *brut*, bruto; *chut*, chiton; *dot*, dote; *echec-et-mat*, jaque-mate; *fat*, fatuo; *net*, limpio; *rapt*, rapto; *rit*, rito; *suspect*, sospechoso; *zenith*, *Est*, *Ouest*, *contact*, *correct*, *direct*, *exact*, *insect*, *indult*, *préterit*, *subit*, *strict*, *tact*. En *sept* i *huit*, cuando se toman sustantivamente o están en fin de dición: v. g. *nous étions sept*, éramos siete.

Jamas se pronuncia la *t* de la conjuncion *et*.

La *x* tiene cinco sonidos diferentes.

X es *cs*: 1º cuando en medio de dición está entre dos vocales, i la inicial de la dición no es *e*: v. g. *maxime*, máxima: 2º cuando le siguen *ca*, *co*, *cu* o una consonante: v. g. *excuse*, escusa; *expedition*, expedición.

X es *gz*: 1º en los nombres propios que comienzan con ella: v. g. *Xavier*, *Javier*: 2º cuando está entre dos vocales i la primera es *e*, que principia la dición: v. g. *exagéré*, exagerado.

X es *q* cuando le siguen las sílabas *ce*, *ci*; v. g. *excés*, exceso.

X es *s* en *soixante*, sesenta; *six*, seis;

*dix*, diez, no seguidos de sustantivos; en *Auxerre* i *Bruxelles*.

X es z en los compuestos de *six*, *dix* i *deux*: v. g. *deuxième*, segundo.

Las siguientes consonantes finales, cambian de sonido, siempre que les sigue una vez a la que deben unirse: la *d* en *t*: v. g. *grand homme*, hombre grande; la *f* en *v*: v. g. *neuf ans*, nueve años; la *g* en *q*: v. g. *rang honorable*, clase elevada; la *s* i *x* en *z*: v. g. *les amis*, los amigos: *des faux amis*, falsos amigos.

NOTA.—Suenan con pronanciación francesa las letras de los nombres propios extranjeros a la lengua francesa, que han pasado a ella sin alteración ninguna de su origen primitivo: v. g. *JUPITER*, *Jupiter*, *VENUS*, *Venus*.

#### LECTURA.

Para unir o ligar dos palabras en la lectura, es preciso que haya entre ellas una relación gramatical e inmediata. Esta relación existe siempre que estas palabras se modifiquen, dependan una de otra, se rijan o califiquen. En estos casos se hallan el ad-



jetivo respecto del sustantivo; el sujeto respecto del verbo; el verbo respecto del régimen; el verbo respecto del adverbio, cuando el uno sigue al otro sin interrupcion.

Cuando hai que ligar una nasal, pierde esta su sentido nasal; i la *m* o *n*, se pronuncian entonces *n* con la inicial de la palabra que sigue: v. g. *aucun ami*, ningun amigo.

No se ligan, i por consiguiente conservan su valor nasal, las sílabas finales *an*, *ean*, *aim*, *ain*, *ein*, *ion*, *oin*, *in*, *quin um*. Las demas tampoco se unen, cuando el sustantivo va puesto delante del adjetivo: v. g. *un son harmonieux*, un sonido armonioso.

No se ligan las finales nasales de los adjetivos delante de sus regimenes: v. g. *un cheval bon à monter*, un caballo bueno para montar.



ARCHIVO Y  
BIBLIOTECAS  
NACIONALES  
DE BOLIVIA

